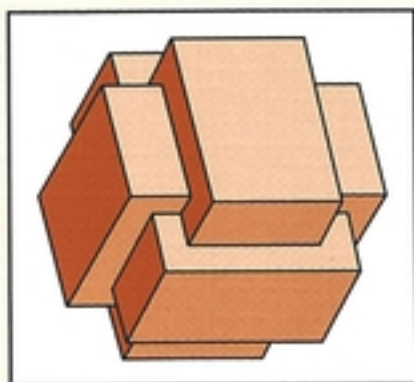


Bakyt Alicheva-Himy

Les Allemands des steppes

Histoire d'une minorité
de l'Empire russe à la CEI

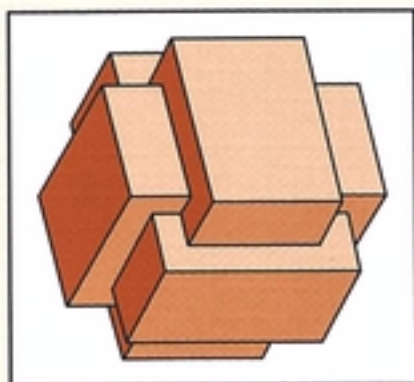


COLLECTION
▶ CONTACTS ◀

Bakyt Alicheva-Himy

Les Allemands des steppes

Histoire d'une minorité
de l'Empire russe à la CEI



COLLECTION
▶ CONTACTS ◀

Introduction

On les nomma «colons allemands», «Allemands de la Volga», «Allemands de Russie», «Allemands soviétiques», «*Volksdeutsche*» (Allemands du peuple), «colons spéciaux». Les appellations varièrent selon la conjoncture politique dans l'Empire russe et soviétique, dont dépendait leur sort. Comment ces Germains ont-ils pu s'aventurer dans cet espace de steppes où les dimensions et les distances semblent presque imaginaires, où le paysage couleur jaune pâle glisse entre les yeux et ne laisse rien dans l'ombre, un paysage de démesure, de fuite qui s'étend à perte de vue? Quelles motivations profondes les ont lancés sur ces routes, au milieu de cultures et de peuples étrangers? Certes, il n'y eut pas que l'appel de la nature grandiose et redoutable pour que leurs pas s'impriment dans la plaine kazakhe, mais aussi celui de la grande aventure politique.

Ce paysage de l'allure et de la raideur qui refuse de se livrer à celui qui se presse fait songer irrésistiblement à la mélodie profondément mélancolique de Borodine extraite de «Dans les steppes de l'Asie centrale». Cette œuvre est, d'ailleurs, tout ce qui reste d'un vaste projet, à la réalisation duquel plusieurs compositeurs devaient participer. Il s'agissait, par le truchement d'un dialogue entre le Génie de la Russie et l'Histoire, de glorifier (voire de flatter bassement) le tsar Alexandre II et de relater ses actions bienfaitrices. Malheureusement, ce souverain moins autocrate que ses prédécesseurs, qui avait aboli le servage et entrepris des réformes importantes, fut assassiné en 1881. Le dithyrambe qu'on lui réservait tomba dans l'oubli... Restait, cependant, ce «poème musical» rédigé par Alexandre Borodine en 1880. Dans le silence des steppes sablonneuses, précise le compositeur, retentit le premier refrain d'une paisible chanson russe. On entend aussi les sons mélancoliques de chants orientaux. Puis le pas des chevaux et des chameaux qui s'approchent. Une caravane escortée par des soldats russes traverse l'immense désert... Les chants des Russes et ceux des indigènes se confondent dans la même harmonie: leurs refrains se font entendre longtemps et finissent par se perdre dans le lointain. Mais par-delà la beauté de la musique, rappelons que ces soldats russes étaient souvent conduits dans les marches orientales de l'Empire par des officiers d'origine allemande au service des tsars, et qu'au moment où ces lignes mélodiques furent composées, des voix

germaniques s'étaient mêlées à cette polyphonie culturelle de l'Asie centrale. C'est cette avancée qui permit à des Allemands de pénétrer dans les vastes étendues des steppes.

Située au cœur de l'Eurasie, la terre kazakhe, zone au centre de nombreux enjeux géopolitiques, hier encore morceau de l'Empire, Etat indépendant aujourd'hui, était vouée aux rencontres et aux apports mutuels. Notre étude tente de découvrir ces voix allemandes perdues dans ce carrefour des migrations humaines. Etablis au Kazakhstan de gré et de force, elles ont fait preuve d'une remarquable ténacité culturelle, malgré les aléas d'une histoire qui ne les a pas épargnées. Le sujet était tabou jusqu'à la seconde moitié des années 1980 en URSS. Le rideau ne se leva qu'avec la perestroïka.

Les sources invoquées pour cette histoire comprennent des témoignages, des journaux personnels et des entretiens avec les déportés, les survivants de l'«armée du travail», euphémisme stalinien qui ne désigne rien moins que le trop sinistre «goulag». L'une des plus riches mines de renseignements est une série de documents, provenant des archives soviétiques, jalousement tenues secrètes jusqu'à l'effondrement du régime, pour des raisons dont certaines apparaissent assez clairement au fil des pages. Leur variété même et la diversité de leur nature et de leur origine concourent de façon capitale à rendre compte de l'ampleur des répressions stalinienne, dont les Allemands furent des victimes de choix. La perspective contemporaine repose sur nos enquêtes de terrain entre 1993 et 2004 au cœur de la minorité allemande du Kazakhstan, à Saratov, à Kaliningrad et parmi les *Aussiedler* en Allemagne.

Une plongée historique a permis d'asseoir la question allemande au Kazakhstan sur une période qui s'étend de la Russie tsariste à nos jours, l'essentiel se situant bien entendu pendant la période soviétique. Le point de départ est le manifeste de Catherine II, daté du 22 juillet 1763, invitant les étrangers à la colonisation agricole des zones steppiques; de nombreux Allemands y répondirent, venus dans leur majorité des petits Etats de la partie occidentale du Saint Empire et qui s'installèrent sur les rives de la Volga. Ils étaient près de trente mille et deux siècles plus tard leurs descendants dépassaient les deux millions. La tentative de fixer les Allemands à la campagne a été la tendance la plus manifeste des politiques tsariste et soviétique, comme l'ont chanté les colons «*Warst du ein*

Schuster oder Schmied, ein Bergmann oder Brauer, die neue Heimat sprach zu dir: «Hier wirst du Ackerbauer!») (Que tu fusses cordonnier ou forgeron, mineur ou brasseur, la nouvelle patrie te disait: «Ici tu seras agriculteur!») Invités par Catherine II les Allemands se conformèrent docilement durant plus de deux siècles à l'ordre de la tsarine: «Cependant l'or des épis doit rougeoyer même dans les déserts!» Et de façon étonnante, les champs prospérèrent, contrairement à ceux de Grigori Ivanovitch Mouromski, le héros de Pouchkine qui cultivait ses terres «à l'anglaise», moqué par ses voisins pour qui «le blé russe ne naît point à la mode étrangère». Ce furent des champs de blé tendre ou dur, de froment, d'orge, d'avoine; ils s'étendirent sur les bords de la Volga, puis dans l'immensité de la steppe kazakhe, ponctués ça et là par le fortin d'une grosse ferme retranchée derrière ses hauts murs crayeux.

La situation des émigrés allemands invités par Catherine II fut particulièrement favorable durant le premier siècle de leur installation en terre russe. A partir des années soixante du XIX^e siècle cette politique de bon accueil fut remise en question par les réformes du tsar Alexandre II destinées à harmoniser les statuts juridiques de toutes les populations de Russie. Ces réformes à rebours n'eurent pour effet que d'exaspérer davantage la situation des colons, car en abolissant le servage, elles visaient également à ce que les colons étrangers fussent transformés en citoyens russes à part entière, notamment en les astreignant aux lois sur le service militaire. La majorité des Allemands se soumit docilement aux réformes du tsar. Mais certains d'entre eux, les Mennonites en particulier, décidèrent de chercher une «terre promise» ailleurs, les uns outre-océan, les autres en Orient, en Asie centrale, où le service militaire contraire à leurs convictions religieuses n'était pas encore introduit. C'est ainsi qu'au cœur de la steppe, au milieu de peuples et de cultures étrangères, se formèrent des oasis prospères et soudées, des îlots germaniques: Reinfeld, Peterfeld, Rosenfeld, Gnadental, Alexanderfeld... Avec ce dernier, les Allemands perpétuèrent dans la steppe kazakhe le nom de celui dont le règne marqua pourtant la fin de la politique de haute bienveillance à leur égard de la part du gouvernement. La colonisation russe permit ainsi aux Allemands de la Volga une grande participation à l'essor économique de la partie asiatique de l'Empire. Les Allemands réussirent non seulement à valoriser la steppe mais encore à y amener leur religion et leur langue.

Dans les immensités steppiques balayées par les vents, la langue allemande résonnait à l'unisson avec le kazakh, le russe et d'autres langues, elle était langue de prière et d'enseignement.

Puis à nouveau, la roue de l'histoire tourne, jetant les hommes dans le tumulte des guerres, des luttes politiques et des persécutions. Le XX^e siècle se distingue de tous ceux qui l'ont précédé par une ampleur inégalée dans la répression. L'histoire des Allemands de 1917 jusqu'à 1955 est une période où ils vont endurer d'abondantes épreuves; pour reprendre l'expression de Herold Belger, écrivain allemand d'Alma-Ata, «la tempête révolutionnaire, la grêle politique, le vent de la désolation, les pluies idéologiques, la botte féroce du guide, et le fin fond du silence».

Le régime communiste qui se met en place à partir de 1917 pousse à l'extrême la tendance de l'Etat à réduire les divisions naturelles de la société et à obtenir par la contrainte la fin des antagonismes et l'unité sociale. Les terreurs permanentes, les purges, les faux procès, les victimes de la collectivisation des terres, et enfin les déportations barbares de millions d'êtres humains – voilà les éléments du régime totalitaire dans lesquels se drape l'entreprise de cette unification. La rupture avec les traditions nationales est une condition essentielle de la création de *l'homo sovieticus* et de l'instauration totalitaire. Il est vrai que le réalisme politique peut imposer au détenteur du pouvoir des pauses ou des lenteurs dans ce type d'opération, voire des retours en arrière. Mais l'idéologie, plus ou moins masquée, reste la même, le système également.

La première tentative de transformation du mode de vie et de l'environnement culturel fut l'effort du Parti pour implanter le bolchevisme parmi les Allemands comme d'ailleurs parmi tous les autres peuples. Le nouveau pouvoir, exploitant le désir de liberté des nations non russes de l'Empire, proclama haut et fort le droit des peuples à l'autodétermination, espérant ainsi les rallier à la cause révolutionnaire. Certains peuples sujets parvinrent à s'organiser en Etats indépendants, les autres obtinrent une autonomie territoriale au sein de l'Union soviétique. Le but n'était évidemment pas de faire des Etats-nations viables, mais au contraire de les réduire à une pure apparence administrative, prélude à leur fusion dans le grand ensemble soviétique. Les Allemands de la Volga obtinrent les premiers parmi les «petits» peuples allogènes un statut autonome, le 19 octobre 1918. Leur territoire devint la République soviétique auto-

me des Allemands de la Volga en 1924. En Russie, en Ukraine et dans l'Altaï furent créés quinze districts nationaux allemands pour le reste des communautés germaniques. Cependant, tout comme les Russes, les peuples allogènes se retrouvèrent dès lors maintenus sous la contrainte à l'intérieur d'un système politico-social fondé sur la dictature du prolétariat et furent soumis à une idéologie destructrice de leurs traditions culturelles, historiques et religieuses. Du fait qu'une fraction importante de la population allemande n'avait qu'une compréhension rudimentaire du russe, le pragmatisme décida les bolcheviks à laisser une large place à la langue allemande. Celle-ci fut utilisée pour transmettre le message du parti aux masses allemandes auxquelles il ne pouvait pas encore s'adresser en russe. A cet égard l'analyse du journal *Der Landmann* qui représenta l'essentiel de la production écrite de langue allemande au-delà de l'Oural est éclairante.

A la fin des années 30 Staline met l'accent sur les sentiments patriotiques grand-russes, et les politiques visant à faciliter l'expression culturelle des diverses minorités nationales et ethno-religieuses sont abandonnées. Les districts et les soviets allemands sont liquidés. Les institutions culturelles allemandes s'étiolent. En 1941, l'heure était venue de mettre fin à la République autonome des Allemands de la Volga.

L'histoire de la déportation des Allemands vers le Kazakhstan et la Sibérie, à partir d'août 1941 et dans un climat de panslavisme institutionnalisé, fait l'objet d'une préparation minutieuse, articulée sur un appareil juridique précis. De même, le «gigantesque goulag» qu'est le Kazakhstan de cette période, où une personne sur cinq était «colon spécial», donne matière à une géographie circonstanciée selon les modalités de la déportation. Une question surgit ici: La déportation était-elle l'invention de Staline? Nous rappelons que les Allemands furent exposés aux répressions et même à la déportation en Russie tsariste. En 1915 le dernier tsar transféra les Allemands de Volhynie. Le projet de Nicolas II de faire subir le même sort aux Allemands de la Volga – conséquence de la politique antiallemande parvenue à son apogée en 1915-1916 – ne fut pas mis à exécution – la révolution de février 1917 survint en effet à ce moment. Sa réalisation fut le fait de Staline. La déportation collective de 1941 a introduit une seconde césure avec des «racines» deux fois perdues. Plus d'un million d'hommes, de femmes, d'enfants allemands furent arrachés

à leur terre natale et transférés dans des endroits lointains inhabités. Mais les pires épreuves étaient encore à venir. La représentation d'une société sans divisions est nécessairement liée à la production et à l'élimination incessantes d'ennemis intérieurs, de nuiseurs, de parasites et de déchets, par un Etat tout-puissant. Pressé d'utiliser rationnellement et au maximum la force physique de toute la population allemande, sans distinction d'âge ni de sexe, l'Etat soviétique la «mobilise» dans ce que fut appelé «l'armée du travail». Deux tiers de la population allemande fournirent ainsi une armée d'esclaves jusqu'au milieu des années 1950. Transplantés, éparpillés dans les régions arctiques et au-delà de l'Oural, voués à une misère inique et beaucoup à la mort, ces travailleurs sans droits construisaient des villes, abattaient des arbres, frayaient des routes, creusaient des tranchées ou des canaux, extrayaient le minerai ou le transportaient dans les galeries des mines, déchargeaient les wagons des marchandises ou des camions. Bref, ils «contribuaient à la victoire sur l'Allemagne». Une approche par trop germanique de la géopolitique a peut-être donné l'impression qu'elle était essentiellement dirigée, telle une arme, vers l'ennemi extérieur, de préférence héréditaire. On a oublié que «le petit père des peuples», lui-même issu des marches de l'Empire, s'est toujours beaucoup préoccupé, pour leur plus grand malheur, des «nationalités», et ce dans une perspective de politique purement intérieure. C'est d'ailleurs ce qui fait la spécificité du traitement de cette question par la Russie et plus tard l'URSS, aux antipodes de l'attitude de l'Autriche-Hongrie avant la Première Guerre mondiale.

La défaite de l'Allemagne nazie avait porté l'Union soviétique et son chef à leur apogée. Le courage et les pertes de l'Armée rouge en imposaient. Ce n'était pas le moment d'ergoter sur les ombres du régime communiste qui allaient rester encore longtemps sous une chape de plomb. Après la guerre, le décret du 26 novembre 1948 confirme à jamais le bannissement des Allemands. Ceux du 13 décembre 1955 et du 29 août 1964 suspendirent leur statut d'exception, mais maintinrent l'interdiction de revenir dans leur région d'origine. Enfin, le décret du 3 novembre 1972, qui levait la restriction de domicile, ne fut pas appliqué à la Volga.

Cinq délégations se rendent l'une après l'autre à Moscou à partir de 1965, réclamant le rétablissement de la République autonome des Allemands de la Volga. Progressivement le mouvement se transforme en un

puissant lobby des Germano-Soviétiques sous le nom de *Wiedergeburt* (La renaissance). Mais pour les autorités soviétiques le décret de 1941 reste légitime.

Au cours de notre étude, nous tenterons de comprendre quelle a été la politique de l'Etat à l'égard de la minorité allemande après l'abolition du «régime de peuplement spécial». Soumis à une autre forme de contrainte, le *numerus clausus*, un système de quotas qui limitait sévèrement leur accès à certaines filières de l'enseignement secondaire et supérieur et à plusieurs professions, ces Allemands n'étaient guère invités à profiter pleinement de cet acquit important du système soviétique – une scolarisation et une éducation développées. Appelés auparavant par Catherine II à n'être rien d'autre que des travailleurs de la terre, la minorité germanique resta effectivement pendant plus de deux siècles une population essentiellement paysanne.

Sous la pression de la soviétisation, du «régime de peuplement spécial» et de la russification, la vie communautaire traditionnelle des Allemands était sans doute en voie de disparition. Mais gardons-nous de conclure trop vite à l'assimilation pure et simple d'une population habituée depuis deux siècles à contenir l'emprise de la culture dominante. Avec l'abolition du «régime de peuplement spécial», les Allemands se réunirent à nouveau dans les kolkhozes du Kazakhstan. Puis à nouveau, le dialecte reflorissait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Tout le monde savait que les maisons les plus solides et les plus propres appartenaient aux Allemands. Cependant qui aurait pu croire, en arpentant les rues de ces kolkhozes soviétiques, qu'à l'abri de ces maisons régnait aussi une part importante d'âme allemande – la langue. Il aurait fallu pénétrer dans ces intérieurs pour découvrir les nombreux indices dévoilant l'appartenance linguistique et religieuse de leurs occupants: citations bibliques ou sentences morales brodées sur des serviettes blanches en coton accrochées aux murs et décorant le salon, vieille bible lourde enveloppée dans une couverture de cuir, transportée par qui pouvait dans son baluchon d'exilé pendant des kilomètres interminables et au travers de sombres années, avec un marque-page indiquant la prière du jour, photos des parents ayant péri dans les camps staliniens ou ayant émigré en Allemagne, bien en évidence.

L'ère post-soviétique nous plonge au sein de communautés parallèlement confrontées au renouveau national kazakh et à la découverte d'une «patrie historique», l'Allemagne. Les flux migratoires, qui, pendant longtemps, ont alimenté le Kazakhstan, se sont inversés depuis la fin des années 80. La perestroïka a ouvert pour ces êtres hybrides, bicéphales, apatrides, qui se nomment les *Russlanddeutsche* (Allemands de Russie), la route vers la mère-patrie. C'est le formidable exode de l'après-guerre froide. La majeure partie de la minorité allemande a fui l'instabilité économique et politico-sociale qui a saisi l'ensemble du territoire soviétique et causé en partie son implosion, mais a fui également un passé douloureux. Pendant plus de deux siècles la composante allemande fut une part active et entière de la Russie, aujourd'hui ces «Allemands de souche, Russes de cœur», apportent un élément russe au pays de leurs aïeux; mais il n'y a pas beaucoup de place pour eux, et ils se sentent Allemands de «troisième classe», loin derrière les Allemands de l'Est, «passagers de seconde classe» de l'Allemagne unifiée.

Nous nous interrogerons également sur la question de l'entité territoriale pour les restes d'une communauté longtemps oubliée. Le retour des Allemands dans leur ancien territoire est du reste difficile à envisager, voire impossible: l'opposition des habitants russes qui y résident désormais est très forte. On envisage d'autres régions. La région d'accueil ainsi que la forme de l'autonomie deviennent donc des problèmes à résoudre. Où? Dans la région de Volgograd? Dans l'Altaï inférieur? En Sibérie? Et sous quelle forme? Un district national? Un complexe agraire? Insoluble polémique, qui semble préoccuper les autorités au début des années 90. Quant aux intéressés eux-mêmes, certains d'entre eux on choisi de s'installer dans l'enclave russe de Kaliningrad. Le Nord de la Prusse orientale retient depuis plus d'une dizaine d'années l'attention des Allemands de Russie, d'abord en tant qu'alternative à la république restaurée, ou comme base d'émigration vers une mère-patrie qui restreint de plus en plus leur rapatriement.

Autant que la question allemande en URSS, c'est tout un pan de l'histoire du Kazakhstan que ce livre tente de retracer, avec toutes les conséquences que cette histoire a engendrées pour ces minorités dans la CEI d'aujourd'hui.